

mai

MAI (Montréal, arts interculturels)

Folklore Futur

C'est à la lecture de *Cent ans de solitude* de Gabriel Garcia Marquez que j'ai, pour la toute première fois, été en contact avec le *réalisme magique*. J'ai eu l'impression qu'on me donnait la clé me permettant de mieux comprendre un monde qui n'en était pas vraiment un; un monde où le temps n'était pas linéaire, où la causalité était subjective, où le magique et l'ordinaire ne faisaient qu'un. J'avais désormais le pouvoir de berner ma réalité, de vivre confortablement dans un monde où l'irréel et le magique avaient un rôle crucial à jouer dans la transformation d'un univers autrement rationnel ou mondain en quelque chose de trop étrange pour y croire, mais pourtant acceptable, voire plausible. Soudain, mon monde se tenait dans cet intervalle imprégné de *réalisme merveilleux*.

Folklore Futur est une articulation de cette même notion, celle du *réalisme merveilleux*. Ce qui m'a frappé dans le travail de Shabnam Zeraati et d'Emily Jan, c'est la façon dont leurs œuvres naviguent entre différents mondes ou réalités et dont elles proposent une trame narrative à la fois ancrée dans le réalisme, l'objectif et l'empirique mais aussi dans le surnaturel, le miraculeux et l'étonnant.



Assemblée générale des actionnaires © Shabnam Zeraati

Devant l'ouvrage de Shabnam Zeraati, on ne peut s'empêcher de penser à Goya et à son œuvre *Le sommeil de la raison engendre des monstres*. On songe aussi à *La ferme des animaux* de George Orwell en se rappelant précisément le passage suivant : « Les yeux des animaux allaient du cochon à l'homme et de l'homme au cochon, et de nouveau du cochon à l'homme... impossible de distinguer l'un de l'autre ». Ses dessins d'oiseaux-mammifères et d'hommes-animaux personnifiant membres

mai

MAI (Montréal, arts interculturels)

du parlement et politiciens ne semblent pas moindrement absurdes. Par l'intermédiaire de ces hommes politiques interespèces à l'apparence bien banale, l'artiste cristallise le malaise que nous éprouvons devant un système politique déficient. Rien d'anormal ici : un simple amalgame de magique et d'ordinaire.

Pour sa part, Emily Jan travestit la conquête coloniale et ses contrecoups au moyen de l'art symbolique (la vanité) et aborde la génétique et la mémoire collective en restituant une espèce disparue. Ses deux œuvres étrillent le sublime et le divin avec une pudeur ostentatoire et ternissent une époque autrefois faste à laquelle on a juxtaposé une allégorie de renouveau. Jan crée sur des plans multiples qui s'affrontent parfois les uns les autres – inharmonieux, pléonastiques et métissés. Son travail inspire autant la fuite que l'engagement.



After the Hunt, Emily Jan. Photo: © Eric Tschaepeler

Il est aussi question de légendes... ces fines particules qui façonnent le folklore grâce à l'histoire orale, aux contes de fées, aux proverbes et aux croyances populaires. On aurait bien pu intituler cette exposition Folklore moderne ou Folklore contemporain, mais on a misé sur la postériorité, puisque les deux artistes, à l'instar de bien d'autres de leur génération, imaginent et créent ce que nous reconnâtrons un jour comme les coutumes d'une ère, la signature d'un passé, en noir et blanc, mais aussi en couleurs.

Michael Toppings
Directeur général et artistique